

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

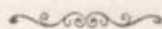
Chaumont

Limoges, [1858?]

VIII.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

VIII.



Un dernier clair de lune. — *Cologne*. — Deutz. — Aventures nocturnes. — L'Hôtel fantastique. — La Cathédrale vue de nuit. — La Cathédrale vue de jour. — Les Curiosités de Cologne. — La Maison mortuaire de Marie de Médicis. — Le Judas de Carton. — Les chevaux qui se jettent par la fenêtre d'un troisième étage. — Monsieur et madame Blum. — Une Epreuve avant la lettre. — Le Retour.

Que voulez-vous ? je suis obligé de dire la vérité, et ce n'est nullement de ma faute si la lune se met encore de la partie. Donc, au risque de déplaire à ces esprits moroses qui n'aiment pas *mes clairs de lune*, je suis obligé de dire que nous étions à peine en face de *Siegburg*, quand... un magnifique ballon lumineux s'éleva dans les airs à notre droite, et attira les regards de tous les voyageurs qui couvraient le pont du Dampschiff.

Nous venions de dîner, en plein air, sur ce même pont, en petit comité. Seulement, M. Verbedur avait demandé comme une faveur au révérend Père de nous tenir compagnie. Le capucin ne s'était rendu à notre prière qu'à moitié : c'est à-dire qu'il avait bu de notre eau et mangé de notre pain. Mais il n'avait pas voulu toucher à autre chose, quelqu'instance que nous fissions. Et cependant, notez bien, on nous avait servi l'une de ces magnifiques carpes du Rhin dont le renom sans doute est venu jusqu'à vous, cher lecteur. Mais l'esprit de pénitence et de soumission à la règle était tout entier dans l'âme du bon Père, comme la vertu même.

Or, je fus le premier, moi, René Maugras, rédacteur de cet ultime chapitre de notre trop court voyage, à voir s'élever de terre le ballon lumineux, et je m'écriai :

— C'est fête à Cologne certainement; quel bonheur ! Voyez ce ballon qui monte, qui monte.....

Au sourire du bon capucin, je compris de suite que je disais une bêtise. Mais comment

la retirer ? Je la retirerai d'autant moins que je vis Emile donner tête baissée dans mon idée.

— En voilà une chance ! cria-t-il. Arriver à Cologne un jour de fête !...

— Ces ballons lumineux font fête tous les jours à la terre, lui dit aussitôt le révérend Père. Ce que vous voyez n'est autre chose que la lune. Mais le crépuscule un peu brumeux des bords du Rhin nous la fait paraître et plus grosse et plus rouge. Laissez la prendre place dans l'éther, et vous la verrez bientôt resplendir et faire tomber ses doux rayons d'argent sur notre globe.

En effet, peu après le fleuve brilla de reflets argentés ; la silhouette des clochers, des manoirs, des montagnes et de leurs ruines se dessina dans le clair-obscur de la nuit, et commença sur le Rhin l'une de ces soirées féeriques qui prêtent tant de charmes à ses rivages.

Bientôt, en face de nous, des fanaux allumés étincellent dans l'espace. Nous reconnaissons les feux du gaz ; et puis, comme notre bâtiment commence ses manœuvres, nous comprenons que nous sommes arrivés. Une musique délicieuse s'échappe en même temps de bosquets voisins de la rive que domine une construction moderne ayant au front cette ligne noire : *Hôtel de Bellevue*. Et puis je vois des maisons de toutes formes.

C'est *Deutz*, sur la rive droite, autrefois *Duitsch*, et du temps des Romains *Tuitium*, devant son origine à *Tuito*, fondateur de la nation allemande.

Jules César y avait fait construire un pont de bois pour le joindre à *Colonia-Agrippina*, Cologne. Mais Constantin le Grand le remplaça par un pont de pierres, et il y construisit le *Monumentum Tuitiense*.

La *Victoria* ayant touché à *Deutz*, sous de magnifiques jardins où s'épanouissaient les plus belles fleurs de la société de Cologne, vire de bord, et, par une nouvelle manœuvre, va louvoyer contre le pont de bateaux qui remplace maintenant celui de Constantin, et en approchant du rivage opposé, nous reconnaissons des tours, des dômes, des flèches, des mâles, des clochers et des masses de maisons, éclairés par la lune et flamboyants de gaz.

C'est *Cologne*.

Nous débarquons. Mais non, ce n'est pas possible, nous ne sommes pas à Cologne. On nous a trompés. Nous entrons dans la forêt de Bondy. Figurez-vous que deux cents *lazzaroni*, portefaix, *facchini*, *porters*, débardeurs, appelez-les comme vous voudrez, se ruent sur nous, nous enlèvent nos bagages, et sans s'inquiéter si nous sommes ou non en société, nous séparent, nous entraînent, nous poussent, nous portent, nous emportent, en criant :

— Monsieur veut-il l'Hôtel de Hollande ?

— Che conduis Monsir à l'Hôtel du Brinze-Jarles...

— The Hôtel Welfare, Claire Strauss...

— Rheinischer Hof... Heumarkt... Meinherr...

— Hôtel de Germanie, en face de la cathédrale, Monsieur.

— Et laissez-nous donc... crie M. Verbedur qui perd patience, tiré en divers sens qu'il est par les portefaix, et qui, comme un chien de berger, court à droite, à gauche, au centre, afin de rassembler son troupeau et de réunir nos bagages épars et fort exposés.

Quand enfin il est parvenu à nous retrouver tous et à compter nos colis, quand il a pris sous le bras madame Daurey et qu'il nous a mis autour de lui que nous escortons, avisant à la lumière du gaz un visage assez paternel de commissionnaire :

— Mon brave, lui dit-il, conduisez-nous, en prenant ces valises sur votre charrette, à l'Hôtel de l'Ancre-d'Or...

Le débardeur ne dit mot; mais il a compris du geste au moins la moitié de la chose, et le voici nous suivant avec un imperturbable aplomb. Rue montante. Boutiques obscures. Boutiques éclairées. Beaucoup de : *SEULE maison pour la vente de l'Eau de Cologne de Jean-Marie Farina*. Nous allons toujours. M. Verbedur, qui cause avec madame Daurey, ne s'aperçoit pas que c'est lui qui conduit le portefaix, et non le portefaix qui le mène. Aussi advient-il qu'après avoir traversé les beaux quartiers, nous arrivons à des rues sales, étroites, humides, et nous ne trouvons pas l'Hôtel de l'Ancre-d'Or, que du reste ne cherchent ni notre commissionnaire qui nous suit, ni M. Verbedur qui va toujours sans s'inquiéter davantage. Il est tard cependant, et on ferme partout.

— Mais votre Hôtel de l'Ancre-d'Or est-il encore bien loin? dit enfin M. Verbedur qui s'impatiente.

Le portefaix regarde, hébété, et ne dit mot. Ne sachant que l'allemand, il n'a pas compris.

— Voilà un traquenard! murmure notre digne maître.

— Cocher, ajoute-t-il en s'adressant à un homme qui conduit un berlingot sonore, pourriez-vous me dire où est l'Hôtel de l'Ancre-d'Or?

Heureusement cet homme sait le français.

— Montez dans ma voiture, Monsieur, je vais vous conduire... répond le maître du berlingot.

— C'est encore assez loin, paraît-il, dit madame Daurey; prenons ce fiacre. Nous sommes tous fatigués; ce pavé de Cologne brise le pied.

Nous montons. On charge la voiture. On paie grassement l'homme à la charrette.

— Mylord, dit le cocher, une fois remis magistralement sur son siège, où m'avez-vous dit de vous conduire?

— A l'Ancre-d'Or! clame M. Verbedur.

— Je ne connais pas d'hôtel de ce nom, Mylord... fait le cocher.

— Voilà qui est trop fort... dit en s'irritant M. Verbedur.

Et il tire de son carnet une carte illustrée d'une charmante vignette, et sur laquelle, à la lueur d'un lumignon fumeux, il lit :

Corvillain, J. J.

Hôtel de l'Ancre-d'Or,

à Coblenz.

— A Coblenz... Monsieur? Mais je ne puis vous conduire à Coblenz ce soir... dit le cocher triomphalement. De Cologne à Coblenz il y a loin!

— Peste! fait M. Verbedur, qui voit, *in petto*, qu'il s'est fourvoyé. Eh bien! l'ami, ajoute-t-il, conduisez-nous où... vous voudrez.

Le cocher fouette. Nous voici à l'Hôtel de Paris...

O Paris, comme on abuse de ton nom en cent occasions! Nous ne restons pas à l'Hôtel de Paris, qu'on pourrait appeler le Cabaret du Faubourg-Saint-Marceau.

Bref, une demi-heure après, nous étions installés dans un appartement très-confortable de l'Hôtel du Rhin, sur la place du Marché-Neuf. Nous soupions, et après souper, moi, le penseur René, comme ils disent, rentré dans la petite chambrette qui m'est dévolue, je me mettais à la fenêtre qui donne sur la place... Que dis-je? Je ne voyais pas seulement la place du Marché... je ne voyais pas seulement les sentinelles du corps-de-garde prussien qui se promenaient l'arme au bras au centre de cette place... Mais j'avais devant moi, sous les yeux, à ma droite, la fameuse cathédrale, dont la lune, alors au zénith, me montrait toutes les sommités fantastiques. Au milieu de maisons basses, entre mille pignons magiques, parmi des toits noirs ou gris, s'élevait une masse gigantesque, toute brodée de ciselures, toute chargée de clochetons, toute étincelante d'aiguilles, toute décorée de pyramidions, de statues, de cent arabesques capricieuses. Plus loin, à quelques mètres, une masse titanique, haute, peu large, un donjon, une forteresse, la tour sans doute, s'élevait aussi dans l'ombre... Mais sur sa plate-forme, je voyais s'élever, pencher sur l'abîme et comme se balancer au vent... une sorte de panache, un plumet... C'est comme l'aigrette monstrueuse d'un casque de colosse. Le grand jour me dira le mot de l'énigme demain. Quoi qu'il en soit, je reste long-temps en contemplation devant ce monument merveilleux dont l'univers raconte les splendeurs...

Et Cologne, qui s'étale là souz mes yeux, croyez-vous qu'elle ne me fasse pas rêver, elle aussi?

N'est-elle pas la capitale et la reine du Rhin?

N'est-elle pas une œuvre pélasgique, avec ses cent tours, ses antiques et hautes maisons, ses églises, munster, couvents et chapelles aussi nombreux que les jours de l'année, sa masse imposante visible à une distance de dix lieues?

N'est-elle pas la plus ancienne cité de l'Allemagne?

Les Ubiens ne sont-ils pas ses premiers fondateurs, et les premiers ne lui ont-ils pas donné le nom de *Colonia Ubiorum* ?

Ne reçut-elle pas ensuite, pendant les campagnes du Romain Germanicus, de sa fille Julia Agrippina, qui naquit dans la colonie des Ubiens, le surnom de *Colonia-Agrippina*, d'où est venu Cologne ?

L'empereur Claude, qui épousa cette terrible Agrippine, mère du terrible Néron et assassin de son époux, ne vint-il pas dans ces murs ?

Le gourmand Vitellius ne s'y proclama-t-il pas empereur ?

Trajan n'y commanda-t-il pas comme préfet ?

Constantin le Grand n'y vint-il pas soumettre le Rhin par un pont en pierre dont les débris sont encore visibles quand les eaux baissent ?

Et Attila donc ? Il vint ici, ce formidable fléau de Dieu, et les ruines s'étendirent où passa son armée !

En 462, les Francs barbares enlèvent Cologne aux Romains civilisés.

Théodoric s'en empare en 465.

Clovis y ceint la couronne en 486.

En 747, elle devient le siège d'un archevêque.

Pépin s'y fait sacrer en 754.

Othon la prend aux Français vers 868.

De 881 à 882 les farouches Normands la ravagent.

Elle devint une des principales villes anséatiques, en 1260, avec Lubeck, Dantzik, Bruges.

En 1280, on commence sa cathédrale, inachevée jusqu'à présent.

C'est alors qu'elle compte trois cent soixante-cinq églises, ce qui lui fait donner le nom de *Ville-Sainte*.

Aussi reste-t-elle fidèle à la foi catholique lorsque apparaissent sur l'horizon révolutionnaire Luther et Calvin, les antechrists du xvi^e siècle, et chasse-t-elle les protestants de son enceinte en 1618.

En 1575, la *maison Jabach*, près de l'église Saint-Pierre, voit naître le fameux peintre Rubens, et en 1642, la même maison Jabach voit mourir, pauvre et désolée, une femme illustre tombée du trône de France, Marie de Médicis !

C'est à *Kemp*, tout près de Cologne, que l'inimitable auteur de *l'Imitation de J.-C.*, Thomas à Kempis, naquit en 1380.

C'est à Cologne que vint au monde, en 1607, Anne-Marie Schuurman, original et prodigieux génie qui lisait à trois ans ; à six écrivait en vers et en prose des ouvrages admis dans les bibliothèques ; savait à dix le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais ; peignait, gravait, jouait de divers instruments ; et, pour prouver la vanité des choses de la terre, terminait ses jours par trop manger de son mets favori, à savoir des araignées.

C'est Cologne qui produisit Adam Schule, un mathématicien fameux qui mourut à Pékin; Vondel, poète illustre qui fit un *Lucifer* aussi prôné que le *Paradis* de Milton; et enfin Caxton, qui imprimait lui-même ses ouvrages en 1474.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, ces rues si calmes de Cologne étaient le théâtre de luttes opiniâtres entre les bourgeois de la ville et les évêques de la cité.

Au XV^e siècle, Cologne formait une célèbre Ecole de peinture qui avait pour chefs renommés maître Guillaume en 1380, maître Etienne en 1400, puis le maître anonyme de la *Passion de Lywersberg* en 1470, l'autre maître anonyme de la *Mort de Marie* en 1490, et le dernier maître encore anonyme du *Bartholomi*.

En 1801, par suite du traité de Lunéville, Cologne était donnée à la France.

Alors Napoléon I^{er} commençait ses fortifications.

Puis, en 1814, Cologne revenait à la Prusse, avec le grand-duché du Bas-Rhin.

Alors F. Guillaume III achevait les mêmes fortifications. C'est ainsi que nous avons travaillé pour le roi de Prusse!

Mais pendant que je ruminais les divers âges de Cologne, ruminer est le mot de mes camarades à mon endroit, je ne remarquais pas que les heures tombaient de la voix de bronze de toutes les églises de l'antique Colonia-Agrippina... Il advint donc que je m'endormis, appuyé sur le balcon de ma fenêtre... Je ne me serais réveillé peut-être qu'au grand jour, rêvant de Cologne, si je n'eusse vu, dans mon rêve, Anne-Marie Schuurmann mangeant sous mes yeux ses araignées avec d'inexprimables délices. L'horreur et le dégoût me firent tomber. Cela me tira de mon sommeil.

Bonsoir! je me couche. A demain!

Hélas! pour arriver à la cathédrale, que de mesures, que d'immondices, que de ruines! Quand donc cet admirable chef-d'œuvre, entouré d'ateliers, de maisonnettes de planches, de chantiers, de pyramides de pierres de taille, sortira-t-il des décombres qui l'entourent pour porter vers les cieux la prière de l'homme, et s'élançer, hymne vivante, sans embarras, sans entraves, sans poussière et sans débris, jusqu'à l'empyrée, aux yeux de l'homme épris d'un saint transport?

Nous approchons de cette merveille du monde, car, à notre réveil, le premier besoin de notre âme est de courir à l'abbaye, comme on dit dans les vieux livres sur Cologne, à travers un véritable labyrinthe de pierres et de matériaux de toutes sortes. Et, ce qui afflige le plus, c'est qu'au lieu d'une armée de travailleurs qui égayerait le regard par l'espérance de lui voir prochainement terminer son œuvre, on trouve à peine quelques ombres errantes de ciseleurs et de maçons, courant l'un après l'autre sur les échafaudages.

A peine arrivons-nous à la tour inachevée qui compose le portail, qu'un soupir s'échappe de nos poitrines à tous.

— O mon Dieu! dit madame Daurey, la pierre est déjà rongée par le temps à la base

de cet édifice, et à peine a-t-il atteint quelques mètres de la hauteur prodigieuse qu'il doit avoir!

— A propos! m'écriai-je à mon tour, voilà le moment de savoir ce qu'était ce gigantesque panache que j'apercevais cette nuit sur le casque de mon colosse.

Et je lève la tête pour regarder. Or, ce qui me semblait l'aigrette d'un cimier n'est autre chose qu'une grue pélasgique destinée à monter, à l'aide de poulies, les pierres au sommet des constructions. Seulement, comme elle travaille trop peu, et qu'elle a reçu déjà bien des soleils, des pluies, des coups de vent et des orages, pour la conserver plus long-temps, et qu'elle doit fournir une trop longue carrière, on lui a mis un manteau de fer, de plomb et de zinc.

Nous entrons...

Forêt de colonnes, de colonnettes, de piliers, de pilastres, de fûts! Voûte merveilleuse! Arceaux exquis! Immensité de perspective! Feux de diamants, de rubis, de topazes, d'opales, d'émeraudes aux vitraux!

Et puis, voix de chantres qui psalmodient, d'enfants de chœur qui modulent dans l'air, soupirs d'orgues qui se prolongent dans les profondeurs, encens qui fume et fait nuage, prêtres qui prient, fidèles qui implorent.....

Et puis, hélas encore! coups de marteaux qui bruissent, scies qui grincent, polissoirs qui crient, treuils et palans qui sifflent, cabestans qui virent, ouvriers qui taillent...

Voilà le dôme de Cologne...

Où, pour bien dire, ce qui fait la cathédrale de Cologne, et la rend si célèbre déjà, — que sera-ce donc quand l'œuvre sera complète? — c'est une abside, rien que l'abside, car la tour manque à l'église, la flèche à la tour, la voûte à la nef, et le transept au dôme.

Mais que de richesses dans cette abside!

— Voici notre capucin d'hier, si je ne me trompe, dit M. Verbedur en nous montrant un religieux prosterné derrière la chaire.

— C'est bien lui! répond madame Daurey...

Entendant chuchotter près de lui, le révérend Père leva la tête, nous vit et vint droit à nous.

— Je vous attendais, Madame et Messieurs, nous dit-il. Hier, le mouvement du bateau à vapeur, à l'heure de l'abordage, nous a séparés sans qu'il me fût possible de vous rejoindre. Mais j'étais bien certain de vous retrouver ici ce matin, et vous ne vous êtes pas fait attendre. D'ailleurs, j'utilisais mon séjour dans la maison de Dieu.

— Vous êtes trop bon, mon révérend Père! fit madame Daurey. Je reconnais là votre charité.

Le bon capucin n'en laissa pas dire davantage.

— Quelle magnificence, mon Père, dit M. Verbedur, jamais nos yeux mortels n'ont contemplé pareil chef-d'œuvre ! Que seront donc les temples de la Jérusalem céleste ?

— Madame, ce monument est le travail des siècles, répondit le capucin. Dans sa partie la plus ancienne, il est contemporain de l'établissement de l'empire germanique. Fondée en 816 par l'archevêque Hildebrand, sous l'invocation de saint Pierre, la cathédrale de Cologne fut brûlée en l'an 1080.

Alors, au XIII^e siècle, l'archevêque Engelbert conçut le projet d'une nouvelle cathédrale.

On venait de recevoir à cette époque, de l'empereur Frédéric Barberousse, qui les avait enlevés de Milan, la précieuse relique des trois rois, Gaspard, Melchior, Balthasar, qui étaient venus du fond de l'Orient à Bethléem adorer Jésus enfant sur la paille de la crèche. Il s'agissait de leur construire une demeure digne de la vénération qu'ils inspiraient.

Bien des plans furent proposés. Enfin, on adopta celui-ci. Mais ce fut seulement en 1280 que l'archevêque Conrad de Hochstaden posa la première pierre du nouvel édifice. Ce fut un architecte du nom de Gerhard qui mit la main à l'œuvre.

A partir de ce moment, chaque siècle fut appelé à concourir à son achèvement.

En 1322 fut terminé le chœur.

En 1437 la tour du Sud avait atteint son troisième étage.

Au commencement du XV^e siècle, les travaux furent interrompus. Aussi peu à peu le dôme tomba-t-il dans le délabrement. Il serait même devenu une ruine si le gouvernement ne s'y était intéressé.

En 1833 et 1840, on s'occupa exclusivement à conserver ce qui était resté debout. Mais bientôt l'idée d'un achèvement complet du monument divin fut acceptée par l'esprit national. Le roi F. Guillaume IV appuya fortement ce projet et y consacra des sommes considérables ; des associations se formèrent pour recueillir des cotisations ; les souverains étrangers envoyèrent des offrandes, et alors l'architecte Zwinger put faire marcher le travail sans interruption.

En 1842, le roi posa la première pierre du transept méridional. Aujourd'hui, la nef est achevée, et les deux portails du nord et du midi seront bientôt terminés.

— Mais, mon Père, dit Emile, est-ce qu'il n'y a pas une légende relative à cette sublime cathédrale ?

— Ah ! mon jeune ami, vous vous faites collectionneur de légendes ? répondit en riant le capucin. Eh bien, écoutez-moi :

La cathédrale de Cologne se relie d'une manière singulière à un vieil aqueduc romain qui, du haut de la montagne de l'*Eifel*, amenait à Cologne l'eau potable dont la ville a besoin. Or, les traces de cet aqueduc disparaissent à l'emplacement occupé par Notre-Dame. Voici ce qui a donné naissance à ma légende.

Lorsque l'on commença la construction de la cathédrale, le diable paria avec l'architecte qu'il finirait un canal entre Trèves et Cologne avant que son travail fût terminé. Comme preuve de l'achèvement du canal, un canard devait arriver à Cologne par les eaux du canal. Lorsque la tour de l'Ouest eut atteint la hauteur actuelle, tout-à-coup apparut le terrible canard. A cet aspect, l'architecte, désespéré, se serait précipité de la tour et serait mort de douleur.

— Oh! la légende est misérable! fit Julien.

— Pas le moins du monde, mon ami, et ne vous pressez pas trop de juger les choses... reprit le moine. Le peuple unit, dans la simplicité de sa pensée, l'aqueduc des païens et la cathédrale des chrétiens, les deux monuments les plus grandioses du pays. Je dis grandioses, car cet aqueduc qui existe, que vous verrez si vous en avez le désir et le temps, est encore debout dans les trente-trois villages qui séparent Cologne de Trèves. Or, dans la légende, le désespoir de l'architecte semble exprimer la douleur de voir l'œuvre du christianisme distancée par celle du paganisme; et, pour lui, cette dernière œuvre s'identifie avec le diable.

— Je comprends! fit Gustave.

— Nous comprenons tous..., répondîmes-nous en chœur.

— Maintenant, étudions la cathédrale... reprit le capucin.

Lecteurs, quelques mots encore sur cette merveille.

La cathédrale, construite en forme de croix latine, a cent soixante-quatorze mètres de longueur et cinquante-quatre de largeur. L'élévation de la nef moyenne et du chœur est juste celle de la largeur, cinquante quatre mètres. D'après le plan, les tours auront en hauteur ce que l'église a en longueur, cent soixante-quatorze mètres.

Sept chapelles se rangent autour du chœur.

La façade antérieure a trois portails ornés de riches sculptures.

Dans l'intérieur, il faut remarquer surtout la diversité de structure des colonnes; la galerie circulaire au-dessous des croisées; les vingt grands vitraux de l'abside du nord, qui datent de 1508; les vitraux du transept méridional donnés par le roi de Bavière, en 1847; les statues du Christ et des Apôtres dans le chœur; le tableau de la cathédrale, peint par maître Etienne, en 1410; les peintures des chapelles; la chapelle du Reliquaire et la chambre du Trésor.

Le révérend Père nous conduit d'abord au reliquaire des Trois-Mages, en nous faisant remarquer plusieurs tombeaux magnifiques d'archevêques, en bronze ou en marbre,

De saint Engelbert, le fondateur de la cathédrale,

Et de Conrad de Hochstaden, qui posa la première pierre de cette grande et sublime église.

Enfin nous arrivons au fameux tombeau des Trois-Mages.

Lorsqu'il s'agit d'approcher d'un lieu vénéré, d'un personnage que ses vertus ont fait

Excursions.

grand et saint, *magnus et sanctus*, les deux mots les plus sonores de la terre, de reliques sacrées qui éveillent votre foi et vous font voir comme vivants ceux qui ne sont plus, on aimerait à tomber entre les mains d'un prêtre vénérable qui, plein de foi lui aussi, vous inspirerait les plus nobles sentiments en même temps qu'il redirait les choses de l'histoire. Jusqu'à ce moment, nous avions eu ce précieux avantage dans la personne de notre révérend Père. Mais, à la porte de la chapelle des Reliques, il dut céder la place de cicerone à un sacristain, à un bedeau, que sais-je ? qui, prenant notre thaler avant tout, fit son métier, hélas ! et nous montra les reliques ; mais sans foi, mais sans piété, mais sans nulle parole du cœur.

Heureusement nous n'en priâmes pas moins, de grand cœur et avec foi, je vous assure.

La chapelle des Reliques, placée derrière le maître-autel, à l'extrême abside de l'église, n'est autre chose qu'un petit temple de marbre de toutes les couleurs, grand comme une chambre, obscur, dans lequel on n'entre qu'avec des flambeaux, et au centre duquel on trouve un magnifique reliquaire byzantin, en or, tout en or, chargé de figurines, orné d'arabesques, brodé de perles, de diamants et des pierres les plus précieuses. Il y a là toute une valeur de six millions, à ce qu'affirme le bedeau. Alors il ouvre de petites portes d'or qui ferment la tête de ce cercueil unique au monde, et nous fait lire, écrits en diamants, ces trois noms sacrés :

GASPARD. MELCHIOR. BALTHAZAR.

Et au-dessus de ces trois noms brûlent trois lampes d'or.

Et au-dessous de ces trois noms brillent trois crânes dénudés.

Et, quand la foi a rappelé l'histoire si poétique de ces trois rois fameux, venus de l'Orient à Bethléem pour adorer notre Sauveur Jésus, on se prosterne et l'on prie.

Nous nous sommes prosternés et nous avons prié !

Puis, le capucin, silencieux et muet, nous montra du doigt ces vers :

Corpora sanctorum recubant hic terna Magorum.

Ex his sublatum nihil est alibive locatum.

Nous restons long-temps en contemplation, au risque de déplaire au bedeau ; car que d'idées saintes ne nous venaient pas au souvenir, en face de ce tombeau !...

Enfin nous sortons par une porte de bronze à jour, du plus beau travail, que je n'avais pas remarquée en entrant, absorbé que j'étais par l'émotion que me donnait la sainteté du lieu.

Une marche que j'avais à descendre me fit faire un faux pas. Alors le révérend Père

m'arrêta, et nous prenant tour à tour par la main, il nous arrêta au dessous de cette marche, nous fit incliner vers la terre, et nous dit :

— Quelques clous de cuivre, restes d'une plaque de même métal qu'ils fixaient en ce lieu, voilà les seules traces du tombeau d'une reine de votre France. Sous cette dalle usée se trouvent le cœur et les intestins de Marie de Médicis, femme de votre grand Henri IV. Au moins que des Français de passage près de ses dépouilles disent, pour son âme, une prière au Dieu qui pardonne !

— Pendant onze ans tu fus exilée, pauvre reine ! dit M. Verbedur, et tu portas tes pas errants dans toutes les contrées de l'Europe, chassée partout ! Puisse au moins le ciel t'avoir ouvert ses portes et donné le repos que te refusa la terre !

— Maintenant, à la chambre d'Or du dôme... nous dit le révérend Père.

Que vous dirai-je, amis lecteurs ? Il me faudrait la science de l'antiquaire et la langue de l'orfèvre pour vous peindre les richesses sans nom entassées dans le trésor de l'église de Cologne. Tout au plus pourrai-je vous signaler, parmi les mille beautés qui sont étalées tour à tour sous nos yeux :

Un Christ du *viii^e* siècle ;

Une quantité d'ouvrages en ivoire, d'un travail fini ;

Un ostensor du *xv^e* siècle ;

Le magnifique reliquaire de saint Engelbert ;

Une mitre et une crosse du *x^e* et du *vii^e* siècle, qui ne ressemblent en rien aux mitres et aux crosses de nos évêques ;

Une épée de justice excessivement ancienne ;

Un Pax-Tecum en or du goût le plus pur ;

Des ostensoirs en forme de coupes ;

Et cent autres objets qui ne peuvent subir la description.

Nous sortons émerveillés ; mais nous ne quittons pas encore la cathédrale. On s'arrache difficilement à ces édifices sublimes. Les a-t-on étudiés, on veut les étudier encore. Nous en faisons le tour au-dedans, nous en faisons le tour au-dehors ; et enfin, pour nous en éloigner sans remords, il faut que la nuit vienne étendre sur lui ses voiles et nous fermer ses portes.

— A demain, à Saint-Géréon. Je vous attendrai à midi... nous dit notre cher ami, le bon moine.

Cologne ne peut être appelée une belle ville, chers lecteurs : ses rues sont tortueuses, tristes et sombres. L'intérieur des maisons offre généralement un aspect lugubre, malsain, au moins sans intérêt. Mais le grand nombre de restes du moyen-âge, en hôtels, palais, églises, maisons à façades dentelées, ouvrées, ciselées, à fenêtres, à portes antiques, suffiraient seuls pour rendre Cologne l'une des villes du monde les plus intéressantes.

Cologne est bâtie sur la rive gauche du Rhin : elle affecte la forme d'un croissant ; des

murailles épaisses, fortifiées par des tours massives, percées de vingt-quatre portes, au sommet desquelles on lit encore : C. C. A. A. *Colonia Claudia Agrippina Augusta*, l'entourent, depuis la *Tour-Baïer*, sur le fleuve, faussement appelée *Tour Romaine*, jusqu'au *Capitole*, remplacé maintenant par l'église de Sainte-Marie-du-Capitole. Aussi, rien de plus pittoresque que la vue de cette ville enveloppée de murs et de tours, comptant encore vingt-sept églises, avec dômes, flèches, clochers, rotondes, aiguilles, et son mélange de maisons et de palais de styles de tous les âges, de tourelles crénelées, d'étages et de balcons saillants, de temples bysantins, gothiques, modernes même, assis à côté de ruines remontant jusqu'aux Romains.

Il y a certainement peu de cités en Allemagne, en Europe même, qui représentent l'élément romantique autant que Cologne, *Coln*, comme disent les Allemands. La légende, l'histoire, l'art, s'y rencontrent à chaque pas et se donnent perpétuellement la main.

Nous sommes fidèles au rendez-vous du révérend Père, comme vous pensez bien. Comme la veille, le saint homme est là qui prie en nous attendant.

— Cette *Eglise de Saint-Géréon*, nous dit-il après d'amicales salutations, a été fondée, disent les uns, par l'impératrice Hélène, en 320; par l'archevêque Anno, en 1065, prétendent les autres. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle mérite d'être remarquée, tant à cause de cette niche du chœur que par sa nef, qui forme un décagone surmonté d'une coupole. C'est, sans contredit, l'une des plus belles églises de Cologne.

Venez dans ce péristyle : voici des tombeaux du temps des Romains. En voici même, permettez, dans lesquels on conserve sous verre les crânes et ossements du saint martyr Géréon et de ses guerriers maures immolés avec lui.

Descendons ici, et vous allez voir les caveaux où crypte de cette église. Nous y trouverons deux petites chapelles dont le pavé est tout entier de mosaïque antique.

— En vérité, nous ne pouvons que nous féliciter de vous avoir pour guide, mon bon Père, s'empresse de dire M. Verbedur : votre goût et vos connaissances feraient honte à bien des gens qui ne supposent pas toujours que votre habit cache autant de lumières que vous nous en montrez depuis trois jours.

— Vous vous méprenez, mon cher Monsieur, répond le capucin avec humilité; je n'ai nul mérite à vous montrer des choses que je connais...

— Peut-être... mais que vous savez faire apprécier par la justesse de votre jugement et le charme de vos paroles... ajoute courtoisement madame Daurey.

— Nous allons maintenant à l'église Sainte-Ursule, reprit le moine.

Je vous préviens à l'avance, chemin faisant, que c'est moins à cause de sa beauté architecturale que pour les nombreuses légendes qui se rattachent à sa patronne, que je vous y conduis.

— O mon Père, une seule petite légende, s'il vous plaît, la plus longue ! dit Emile avec l'accent de la prière...

— D'après la tradition, répondit le Révérend avec un sourire, Ursule serait la fille d'un prince anglais, quittant l'Angleterre pour aller défendre la foi que l'invasion des Huns mettait en péril. Pendant l'absence de son père, Ursule entreprit un pèlerinage à Rome, et invita des filles pieuses comme elle à l'accompagner. Onze mille se présentèrent; mais les vaisseaux qui les portaient s'écartèrent considérablement du lieu de leur destination primitive, et furent jetés par la tempête sur le Rhin. Ces nombreuses vierges abordèrent à Cologne, où les soldats Huns, qui en étaient les maîtres alors, les livrèrent à la mort...

Vous comprenez dès-lors combien cette ville est fière du virginal patronage. Aussi se glorifie-t-elle d'être la cité des onze mille vierges.

— Mais cette église est un excellent modèle d'architecture gothique! dit M. Verbedur en entrant sous les voûtes de l'édifice.

— Mon Dieu! comme l'intérieur est couvert d'ossements et de crânes, arrangés avec art! fit Emile toujours fort impressionné de ce qui touche à la mort.

— Beaucoup sont enchâssés dans l'or et l'argent! ajoute Fernand.

— Et voici une multitude de magnifiques châsses qui en contiennent encore des quantités considérables... dit aussi notre ami Gustave.

— Ce ne sont pas les seuls trésors dont le monastère, qui fut fondé pour des dames nobles, en mémoire des onze mille vierges, a doté cette église, dit le capucin. Je vais prier que l'on nous montre la chambre d'Or...

— Comment, le cloître de Sainte-Ursule a aussi sa chambre d'Or? dit Julien.

— Et vous allez y voir trois épines de la couronne de notre Sauveur;

Un morceau de la croix;

Un bout de la verge de flagellation;

Un morceau du manteau de pourpre dont il fut revêtu;

Et un des vases qui contenaient l'eau changée en vin, à Cana.

— Et ce tableau du chœur, dit madame Daurey, ne représente-t-il pas sainte Ursule entourée de ses vierges, en robes blanches, débarquant à Cologne?

— Précisément, Madame...

Chers lecteurs, je ne vous conduirai pas avec nous d'églises en églises, vous auriez trop de fatigues. Cependant, si vous allez jamais à Cologne, allez, comme nous, visiter :

L'Eglise de Sainte-Marie, bâtie sur les ruines du Capitole de Colonia Agrippina. Elle fut fondée par Plectrude, épouse de Pépin, roi de France, vers 700, et renferme son tombeau. La partie supérieure du chœur est ornée de piliers ovales et donne un échantillon de l'architecture du VIII^e siècle. Mais la plus grande partie de l'église, surtout les arches de la nef, décèlent une date bien antérieure. On y trouve des peintures dues au pinceau du maître de *la Passion de Lièrsberg*. Il y a également une des œuvres capitales d'Albert Durer. Vous y admirerez aussi le bel orgue de l'artiste Koenig.

Marie de Médicis, veuve de Henri IV et mère de notre Louis XIII, bannie de France

par le cardinal de Richelieu, passa plusieurs années de sa vie dans le cloître de Sainte-Marie, attenant à cette église.

L'Abbaye de Saint-Pantaléon, érigée, en 934, avec les pierres provenant du pont de Tuitium, Deutz, démolie par l'ordre de l'archevêque Bruno, pour empêcher les Francs de pénétrer dans la Gaule.

On vous y fera remarquer le cadavre imputréfiable du martyr Albinus.

Vous y verrez aussi le tombeau de l'impératrice Théophanie, femme d'Othon II, et celui de l'archevêque Bruno.

L'Eglise de Saint-Pierre, qui, outre son antiquité et la beauté de son intérieur, offre à l'admiration des connaisseurs une magnifique crucifixion de Rubens. Ce grand peintre en fit don à l'église le jour qu'on lui délivra l'extrait de son acte de baptême; car c'est là qu'il fut baptisé. Ce tableau est regardé comme une des plus vigoureuses productions de cet illustre maître. Lors des conquêtes de Napoléon, nous l'avions possédé à Paris; mais la Prusse le réclama en 1815 et le rendit à Cologne.

La maison Jabach, voisine de Saint-Pierre, que la famille de Rubens habita après sa fuite d'Anvers, à l'époque où la Hollande conquiert sa liberté. Et ce fut pendant son séjour à Cologne, en 1577, que naquit Pierre-Paul Rubens. Je vous laisse à penser si nous la visitons; d'autant plus, comme je vous l'ai dit plus haut, que ce fut là aussi que, le 3 juillet 1642, mourait Marie de Médicis, à l'âge de soixante-huit ans, exilée de France depuis onze ans, après avoir couru en mendiant la Flandre et l'Angleterre... *O vanitas vanitatum et omnia vanitas!*

— Et c'est à elle que nous devons notre palais du Luxembourg, et d'autres monuments de notre Paris! s'écria M. Verbedur, lorsque nous restâmes muets dans la chambre où cette femme, épouse et mère de roi, rendit son âme au souverain Maître des hommes...

L'Eglise des Saints-Apôtres, de style roman, et qui date des ^{x^e} et ^{xr^e} siècles.

Lorsque nous quittions cette église, le Père capucin nous conduisit sur la place du Marché-Neuf, fort belle, bien plantée d'arbres, et nous mit en face d'une maison dont une fenêtre, au troisième étage, nous montra deux chevaux en bois qui faisaient mine de se précipiter sur le pavé.

— Il y a là une légende, ou je me brûle! fit Emile.

— La voici, répondit le religieux. Richmode d'Adocht était la femme d'un chevalier qui demeurait dans cette maison, telle que vous la voyez. Or, étant tombée malade de la peste qui ravageait Cologne, en 1337, on la crut morte, et on la porta à l'église des Saints-Apôtres pour la cérémonie religieuse des funérailles. Quand le fossoyeur fut seul avec le cadavre, il écarta le suaire, tira l'un des bras qu'il savait porter des bijoux, et... Mais soudain le cadavre se leva, détacha le drap mortuaire qui l'enveloppait, remit en ordre la robe de deuil qui le couvrait, et, repoussant le fossoyeur effrayé, regagna le domicile conjugal, c'est-à-dire cette maison que voici. Le chevalier, en revoyant sa femme, fut

saisi de... terreur. Au lieu de l'accueillir, il crut à une apparition, et s'écria qu'il croirait plutôt à la possibilité de voir ses chevaux monter au troisième étage et se jeter par la fenêtre. Il n'avait pas achevé son imprudente parole, que son palefrenier vint crier au malheur et lui dire que ses chevaux ayant rompu leur licou, et montant très-gravement l'escalier, avaient choisi la fenêtre du troisième étage, et, sans hésitation, s'étaient précipités sur le sol de la rue.

— Se sont-ils tués ? s'écria le mari, plus occupé de ses coursiers que d'autre chose.

— Tués ! fit le cocher.

— Sarpejeu, je n'ai pas de chance ! fit le chevalier.

— Notez, continua le révérend Père, que Richmode d'Adocht vécut encore de longues années, et broda pour l'église des Saints-Apôtres une tapisserie que...

— Celle que vous nous avez fait remarquer, sans nous en expliquer l'origine ? dit Emile avec empressement.

— Tout juste... répondit le capucin.

Lecteurs, un peu de patience, et, croyez-moi, visitez encore :

— *L'Eglise de Saint-Cunibert*, consacrée en 1248, qui contient des vitraux très-anciens, des fresques du XIV^e siècle, des peintures du maître Guillaume, et un autel fait sur celui de Saint-Pierre de Rome. Le portail et l'entrée sont aussi fort dignes de remarque.

L'Eglise des Jésuites, du XVII^e siècle, fameuse par ses ornements intérieurs et ses richesses en livres, manuscrits précieux, gravures, dessins originaux, médailles, minéraux, urnes antiques, etc., dont l'impératrice Catherine avait offert 20,000 roubles, et que les Français prirent pour rien, et transportèrent à Paris, au commencement du XIX^e siècle.

Le bon Père nous montra aussi l'*Hôtel-de-Ville*, de style moitié roman moitié moyen-âge, véritable amalgame de tous les ordres, avec beffroi d'une époque, greffe d'une autre époque, promenoir de tel temps, porche de tel autre. Le portail est en marbre : il produit assez d'effet, ayant une double arche ornée de colonnes des ordres corinthien et composé. C'est le seul monument d'architecture grecque qui existe à Cologne. Différentes inscriptions rappellent les anciens événements de la cité. Au-dessus de l'arche du centre on voit un bas-relief qui représente un homme luttant avec un lion. On nous raconte que c'est en mémoire d'un bourgmestre nommé Hermann Grein, qui, en soutenant les droits de ses concitoyens, s'était rendu odieux à saint Engelbert. Celui-ci, par vengeance, fit lâcher un lion contre Hermann. Le bourgmestre terrassa l'animal... Comme cela est probable !

Je vous recommande l'ascension du *Beffroi*, qui a une forme toute particulière. On découvre parfaitement la ville, et l'aspect est curieux.

Mais ce qu'il m'importe davantage de recommander à votre désir de connaître, chers lecteurs, c'est le *Musée Wallraff*. Vous y trouverez :

Un fort beau sarcophage romain :

L'armure curieuse de monseigneur Bernard de Galen;
 Une monstrueuse cuirasse que l'on dit provenir du général Jean de West;
 Quantité de statuettes, de tombes, d'antiquités romaines, aussi bien que des meubles
 et des peintures.

Il paraît qu'autrefois un certain baron de Hubsch en a extrait par fraude et violence un chariot de guerre des anciens Germains, une momie égyptienne, dont, au reste, nous regrettons peu l'absence, nos musées de Paris en étant tapissés, et une couleuvre d'une longueur fabuleuse, fondue à Cologne en 1400.

Il ne me reste plus qu'une chose à vous signaler; c'est la *Maison des Templiers*, au moyen-âge maison des corps et métiers. Elle sert aujourd'hui à des opérations de bourse, et sa façade ne manque pas de caractère et d'originalité.

Ah! j'oubliais le *Guerzenich*, ancien entrepôt de la ville, construit en 1614 et 1674.

Au moyen-âge, cet édifice servit fréquemment aux superbes fêtes que Cologne donnait aux empereurs. La grand'salle, longue de cinquante-sept mètres sur vingt-trois de large, a deux cheminées ornées de magnifiques sculptures relatives à l'histoire de la cité. Hélas encore et toujours! maintenant elle sert aux bals du carnaval.

— Cologne a conservé long-temps et conserve encore certaines coutumes des générations passées... nous dit notre bon capucin au moment de nous quitter. Si on analysait les mœurs populaires, on rencontrerait bien des usages dont l'origine remonte au temps du paganisme.

En voici une plus moderne, toutefois. Pétrarque, dans ses vers, la dépeint en termes chaleureux. C'est l'ablution dans le Rhin, que pratiquent les femmes de Cologne, et par lequel elles inaugurent la veille de la Saint-Jean. Vêtues avec recherche, elles se précipitent dans le fleuve, de manière à couvrir son rivage d'un nombre immense de jeunes filles et de femmes mouillées comme des ondines et fort pressées de retrouver la terre ferme.

On fête aussi la Saint-Martin d'une manière toute particulière à Cologne. Tandis que dans toute l'Allemagne le peuple se délecte à manger l'oie rôtie, les habitants du voisinage du Rhin, de Cologne à Aix-la-Chapelle, allument sur toutes les montagnes des feux dont les enfants font les frais en allant recueillir du bois de maison en maison, aux gais refrains de romances du crû. Mais à Cologne on y joint le divertissement de fabriquer un mannequin stigmatisé du nom de *Judas*, que l'on jette dans les flammes au plus beau moment de la fête.

Je m'arrête, mes amis; je n'ai plus rien à dire sur la ville sainte de Cologne, et je déposerais tout-à-fait la plume, si je n'avais un affreux *Post-Scriptum* à tracer ici.

Nous avons fait nos adieux à notre excellent et dévoué capucin, qui, loin de recevoir un petit souvenir fort pieux que nous voulions lui offrir, nous avait, au contraire, fait accepter à chacun une magnifique gravure; nous avons pris notre repas à la table d'hôte avec l'ap-

pétit robuste que donnent une course longue et la liberté ; nous nous étions mis à causer au dessert avec un M. Blum et sa jeune femme , qui ne m'avaient pas l'air d'avoir , à un haut degré , la science des voyages , et pour leur en donner une leçon , nous avons consenti à leur servir de cicerone dans la ville en prenant place dans la calèche qu'ils avaient à leur disposition ; nous arrivions de cette dernière excursion du soir , faite sans fatigue et même avec agrément , lorsque M. Verbedur , de son plus doux sourire , vint à notre rencontre et nous pria de nous réunir dans sa chambre.

— Quelle épreuve veut-il donc nous faire subir ? nous demandons-nous avec une certaine inquiétude. Nous nous rendîmes à son invitation , assez inquiets.

— Mes amis ! nous dit-il...

— Bon ! fit Julien , ne nous trémoussons pas , camarades , et gardons-nous de toute épouvante. M'est avis que l'on nous prépare litière de nouveaux plaisirs...

— Eh ! eh ! le Rhin touche à sa fin ! murmura Gustave.

— Allons donc ! Mais c'est ici qu'il commence , au contraire ; jusqu'à présent ce n'était qu'un filet d'eau ! riposta Fernand.

— Et d'ici à la mer du Nord il y a de la marge , j'imagine... repris-je de mon côté.

— Le Rhin est l'un des signets de l'Europe , ajouta Emile ; que nous servirait de ne pas achever les grandes pages de la nature qu'il sert à marquer et que nous avons commencées ?...

— Mes amis , reprit M. Verbedur , êtes-vous contents du voyage du Rhin , et en avez-vous retiré quelque profit ?

— Des suc de science , cher et tendre maître ! dit Julien.

— L'Histoire... dit Emile...

— La Géographie... ajouta Fernand...

— L'Archéologie... clama Gustave...

— L'Ethnographie... dis-je à mon tour...

— L'Orographie...

— L'Hydrographie...

— La Météorologie n'ont plus de secrets pour nous !...

— Ah ! mon bon maître , dit encore Julien , je passerais ma vie aux tables d'h... non ! sur les montagnes et le long des fleuves.

— Alors vous êtes satisfaits , mes enfants ?

— Satisfaits ! c'est le mot... répondîmes-nous en chœur.

— Et vous seriez bien aises de continuer ?...

— Nous ne demandons que ça ! fit Julien.

— Chers amis , soyez heureux donc... dit le perfide M. Verbedur.

— Quel bonheur ! Vive M. Verbedur ! criâmes-nous.

Excursions.

— Vous allez faire un autre voyage... l'année prochaine... ajouta notre cruel mystificateur...

— L'année prochaine ? fut-il dit avec terreur.

— Oui, mes bons amis, l'année prochaine ! Vous êtes satisfaits pour cette année, vous me l'affirmez vous-mêmes. Dès lors votre voyage est à sa fin.

Tenez, voici la vérité : je n'ai pas voulu qu'elle rendit amers vos derniers jours de plaisir ; mais j'ai reçu des lettres de rappel pour vous, Julien, Gustave et Fernand. Vos familles vous réclament et veulent vous posséder un peu à leur tour. N'est-ce pas justice ? Vos cœurs sont de cet avis, j'en suis sûr. Or, comme nous avons été inséparables pour le voyage, nous serons inséparables pour le retour.

Encore un jour à Cologne, pour le repos, pour de douces et calmes promenades, et puis nous partirons par le chemin le plus court. Vous aurez encore trois semaines à passer dans vos familles, et cet horizon n'est déjà pas si désagréable.

Il me reste à vous recommander de témoigner à madame Daurey votre reconnaissance pour ses bons soins. Elle a été pour vous une mère...

— Oui, certes !

— Ainsi, mes enfants, c'est convenu. Après-demain le départ de Cologne. Samedi l'arrivée à Paris...

Nous allions saluer M. Verbedur et déjà nous nous levions pour partir, lorsqu'il nous dit :

— Sardanapale ! j'allais oublier un rendez-vous que j'ai à vous donner...

— Lequel ? dimes-nous tout affriandés ..

— Celui de vous retrouver tous bien exactement, le 3 octobre, rue des Martyrs, 50, pour la reprise de nos études !

— Tyran, va ! murmura Julien...

— Et de temps en temps, mes amis, en dînant ou en soupant, cet hiver, ou sous notre charmille, l'été, nous aurons du plaisir à parler de nos vacances...

Amis lecteurs, après de pareils ordres, nous avons l'oreille basse et le cœur nous manque. Aussi, moi, pauvre René Maugras, je tombe de défaillance, et ne me sens plus le courage de vous rien dire, si ce n'est :

— Adieu, adieu, trois fois adieu !



